— « Je n'ai pas bien pu voir, » répondit l'homme : « elle courait très vite... Il me semble pourtant qu'elle avait un paquet sous son châle, grand comme ceci, à peu près... » Et de ses grosses mains il esquissa en l'air une forme carrée, juste de la dimension du panneau cherché.

— « C'était le tableau!... » insista la servante. « C'était le tableau!... Il y avait longtemps qu'elle tournait autour. Je l'avais bien remarqué. D'ailleurs elle emporterait toute l'église, si elle pouvait. Quand je vous disais, qu'elle a fini par croire que tout est à elle... »

— « Où habite cette jeune fille? » demanda La Nauve. Son accent n'avait plus sa dureté, et, décidément, son visage exprimait un commencement sinon de remords, au moins d'hésitation et de scrupule.

— « A la ferme, derrière ces cyprès, vers la chapelle... » répondit l'archiprêtre. « J'y vais, et j'en reviens dans dix minutes, avec le tableau... »

— « Je vous accompagne, » fit La Nauve. Il se tourna de mon côté. Je vis distinctement qu'il avait envie de me dire une phrase que son orgueil blessé l'empêcha de prononcer. Je compris pourtant qu'il désirait ma présence durant l'interrogatoire. Je m'acheminai donc, moi troisième, entre les champs de jeunes avoines, vers le rideau de cyprès qui cachait la petite ferme et la chapelle toute voisine. Je me souviens. Le sentier était creusé entre deux talus, et sur les berges basses foisonnaient des violettes sauvages dont l'arome

embaumait notre passage. Ce tendre parfum des fleurs que Dom Casalta aimait, les couleurs du jour si pur et si clair, la paix profonde de la campagne, la silhouette de la basilique profilée à notre gauche, tout dans cette courte promenade faisait une antithèse saisissante à l'émotion que je ressentais et à la scène d'odieuse inquisition qui se préparait. Je ne pouvais pas l'empêcher absolument. Je me réservais, s'il le fallait, d'effrayer le prêtre par mon témoignage, en affirmant que le tableau appartenait, non pas à l'église, mais à la succession privée de Dom Casalta. C'en serait assez pour empêcher La Nauve et Dom Malvano d'avoir recours à la police, dans le cas où la courageuse Pia persévérerait dans son recel du précieux panneau. Et il me suffit de la regarder, à peine entrés dans la grande salle de la ferme, pour deviner qu'elle persévérerait. Elle était assise, encore haletante d'une course précipitée, devant son métier à dentelle. Ses doigts tremblants ne pouvaient même pas manier les fuseaux, et cette attitude, jointe à ce souffle court, suffisait à la dénoncer. Sa mère allait et venait dans la chambre, vaquant aux soins du ménage, une grasse et lourde paysanne italienne, aux yeux trop noirs dans des paupières comme charbonnées, comme mâchurées. Elle achevait d'essuyer les assiettes du déjeuner qui avait dû être pris sur la grande table de bois, encore chargée d'un fiasco et de sordides couverts. Des chapelets de saucisses enguirlandaient un des murs de cette pièce, qui servait à toute la famille

de cuisine, de salle à manger et de salon. En voyant entrer ces trois personnes dans son pauvre logis, le prêtre en tête, la vieille femme fut si bouleversée de timidité qu'elle commença de balbutier :

— « Jésus Maria! Il n'y a seulement pas assez de chaises ici pour vous accommoder... Pia, aide-moi à débarrasser ce fauteuil... »

— « Nous n'avons pas besoin de nous asseoir, Signora Giulia... » dit Dom Malvano. « Nous sommes venus pour reprendre le tableau... »

— « Quel tableau? » demanda la mère avec un étonnement qui prouvait du moins son innocence à elle.

— « Celui que la Pia vient de voler à *San Spirito*, » insista l'archiprêtre.

— « Que la Pia vient de voler ? » répéta la mère. « Jésus Maria! Mais elle arrive tout justement il y a deux minutes, et elle n'avait pas plus de tableau avec elle que moi maintenant... Pia, parle donc, dis à Dom Malvano que tu n'as pas le tableau qu'il cherche... Nous sommes d'honnêtes gens, messieurs. Ma fille, avoir volé un tableau!... Ah! Si mon mari était là, Dom Malvano, vous ne parleriez pas de la sorte. On a bien raison de dire que les mouches s'attaquent toujours aux chevaux maigres, et les outrages aux pauvres gens... »

— « Trêve de discours! » interrompit brutalement l'interlocuteur : « ou la Pia va rendre le tableau qu'elle a pris et que vous cachez toutes les

deux, ou les carabiniers seront ici dans une heure. »

— « Ils peuvent venir, » répondit fièrement la jeune fille. Elle s'était levée et vint se mettre entre sa mère et l'archiprêtre, les yeux fixés sur ce dernier, bien en face. « Oui, ils peuvent venir, et tout fouiller. Ils ne trouveront rien. Je n'ai pas le tableau. »

— « Vous n'avez pas le tableau? » répéta l'interrogateur dont le visage était hideux de haine... « Ah! Prenez garde, nous ne sommes plus au temps de Dom Casalta!...

— « Je le sais bien, » répondit la jeune fille, blanche comme les fils de sa dentelle, avec une sérénité exaltée, et elle reprit : « Je n'ai pas le tableau, c'est tout ce que j'ai à dire... »

— « Et qui donc l'a? » demanda le prêtre. Nous nous étions rapprochés, La Nauve et moi. Il voyait que nous allions nous interposer, et cela redoublait sa fureur. « Oui, » répéta-t-il, « qui donc l'a? »

— « Celui à qui il appartient, » répondit-elle.

Cette énigmatique parole me frappa singulièrement. La jeune fille l'avait prononcée avec une certitude si profonde. Dom Malvano, lui, ne parut pas l'avoir remarqué. Quant à La Nauve, il regardait la principale actrice de cette scène avec la prunelle aiguë d'un homme qui lutte contre sa propre émotion, qui se défie et qui voudrait bien n'être pas la dupe d'une habile comédie. J'estimai que le moment était venu d'intervenir et je com-

mençai de parler à l'archiprêtre, d'abord avec ménagement, puis, comme je le trouvai insensible à toute délicatesse, avec la sévérité la plus caractérisée :

— « Non, » lui disais-je, « je ne vous laisserai pas torturer davantage cette jeune fille. Vous voyez bien qu'elle ne vous ment pas, et qu'elle n'a pas le tableau. Vous voyez aussi que sa mère ne savait rien. Allons-nous-en d'ici, et tout de suite. Vous pouvez envoyer prévenir la police. Mais je vous préviens, moi, que, s'il y a un procès, je déposerai. J'étais à *San Spirito in Val d'Elsa* par hasard, voici dix ans, lorsque Dom Casalta a reconnu la valeur de ce panneau. Je sais qu'il lui avait été légué par un sien parent, un chanoine de San Gimignano. Il s'agira de voir le testament du défunt archiprêtre, et à qui appartient cette peinture. Mgr l'archevêque de Sienne sera sans doute très édifié d'apprendre ce que deviennent les objets d'art dans les églises de son diocèse... »

— « Le tableau appartient à *San Spirito*, » répondait Dom Malvano, « et je suis seul juge de ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la basilique... »

Combien de temps cette discussion se fût-elle prolongée? Eussé-je réussi à terroriser l'équivoque et brutal personnage et à sauver la Pia de toute poursuite ultérieure?... Un événement très inopiné vint interrompre brusquement et cet entretien et mes efforts, d'une façon si émouvante

qu'encore aujourd'hui l'attendrissement me saisit au souvenir de ce qui me fut révélé à cette minute et lorsque je songe à l'asile où la jeune fille s'était avisée de cacher son pieux larcin... Ce fut d'abord un appel jeté par une voix de femme, un « Dom Malvano, la peinture est retrouvée!... » qui nous arriva des cyprès et nous fit tous tressaillir, la Pia de terreur, l'archiprêtre de joie, moi de pitié, — et mon compagnon?... Savais-je seulement ce qui s'était passé durant cette scène dans l'âme de ce complexe La Nauve, de ce Parisien blasé et cependant demeuré si artiste, de ce corrompu, mais si délicat de nerfs et si sensitif?... Presque aussitôt nous vîmes apparaître, sur le seuil, l'abominable servante de Dom Malvano, la face emperlée de sueur à force d'avoir couru, — une sueur qui roulait sur sa peau luisante en lourdes gouttes noires. — Elle s'essuyait le front d'une main avec un pan de sa jupe rouge, relevée sur quel jupon! — De l'autre, elle tenait le tableau cherché et elle disait :

— « J'ai continué de questionner le cocher, moi... Il m'a bien fait voir par où cette Pia » — elle disait *Piaccia*, pour accentuer son mépris — « s'était sauvée. Un petit garçon l'avait vue qui courait vers la chapelle, où il y a le tombeau de Dom Casalta... Elle avait fait la chose si vite, qu'elle n'avait seulement pas bien refermé la grille. J'ai pu entrer... Elle avait caché le tableau derrière le petit autel... Le voici... Ah! La voleuse!... »

— « Voulez-vous bien vous taire! » interrompit La Nauve d'une voix impérieuse. C'était la première parole qu'il prononçait depuis ce mortel quart d'heure. Je sentis frémir dans son accent une irritation indignée, et, tirant de son porte-monnaie un billet de dix lires qu'il mit dans la main de la femme stupéfiée : « Voulez-vous bien vous taire, » reprit-il. « Tenez. Voilà pour vous puisque vous avez retrouvé mon tableau, donnez-le-moi et allez-vous-en, vous m'entendez, et tout de suite. » Il prit la peinture sans que la paysanne interloquée pensât seulement à lui répondre. « Et vous, Dom Malvano, » ajouta-t-il avec une politesse glacée en se tournant vers le prêtre, « il ne me reste plus qu'à vous remercier de toute la peine que vous vous êtes donnée... Adieu, » insista-t-il en coupant court à une phrase où l'autre ébauchait une vague invitation à nous rafraîchir. « Nous n'avons pas le temps... Adieu et merci... C'est moi qui me charge de parler à cette jeune fille... »

Dom Malvano et sa digne chambrière avaient quitté la ferme, emportant l'un ses sept cent cinquante, l'autre ses dix lires, et nous étions restés seuls en face de la mère qui gémissait : « Jésus Maria!... Jésus Maria! Est-ce possible?... » et de la fille qui regardait La Nauve sans honte, d'un beau regard fier, de bravade et d'aversion. Celui-ci fit un visible effort. Puis, brusquement, il me dit :

— « Vous savez mieux l'italien que moi, voulez-vous me rendre le service d'écrire ce que je vais

vous dicter, en le traduisant?... Mais, y a-t-il une plume, de l'encre et du papier ici?... » Puis, quand j'eus transmis sa demande à la mère qui, littéralement terrorisée, m'apporta comme dans les comédies « tout ce qu'il faut pour écrire », je m'assis à la table, en disant à mon camarade : « Dictez. Je traduirai à mesure. » Et il commença : « Moi, Bernard de La Nauve, demeurant à Paris, 20, rue de Marignan, je déclare avoir restitué à Mademoiselle Pia... — Comment est son nom de famille? » — « Beltrami, » dit la mère interrogée de nouveau par mon interlocuteur. — « Beltrami, » reprit La Nauve, « un panneau représentant le jeune Tobie et les Trois Anges, tableau qui m'avait été cédé par Dom Malvano, archiprêtre de *San Spirito*, pour une somme de sept cent cinquante lires, dont le reçu ci-joint... » Puis saisissant la plume : « Donnez que je signe et que je date... Est-ce en règle?... »

— « La Nauve, » fis-je vivement, « voulez-vous prendre ma main, et accepter toutes mes excuses pour la façon dont je vous ai parlé tout à l'heure?... »

Il me regarda. J'avais dû toucher en lui un point bien sensible, car il hésita. Mais il était dans une de ces secondes où les cordes hautes de notre nature ont été remuées trop fortement pour que tout l'être ne rende pas une vibration de générosité, et il serra ma main, en me disant, avec un sourire d'ironie et d'émotion, où je retrouvai le boulevardier :

— « C'est oublié... Promettez-moi seulement de ne pas raconter au cercle ce qui nous est arrivé, — on me prendrait pour un jobard... Je le suis peut-être. Mais cette petite-là priera quelquefois pour moi. Cela ne fait jamais de mal. Et puis, voyez ses yeux et comme elle est heureuse! » Et, d'une voix profonde : « Vous savez, c'est si bon quelquefois de se prouver à soi-même que l'on vaut mieux que sa vie... »

Juillet 1896.

II

Deux Ménages